



**HAL**  
open science

**L’Invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin, sous la direction de Delphine Gardey et Iliana Löwy**

Marie-Françoise Bosquet

► **To cite this version:**

Marie-Françoise Bosquet. L’Invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin, sous la direction de Delphine Gardey et Iliana Löwy. Expressions, 2001, pp.214-220. hal-02406221

**HAL Id: hal-02406221**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02406221>**

Submitted on 12 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Delphine Gardey et Ilana Löwy (sous la direction de)**  
***L'INVENTION DU NATUREL.***  
***Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin***  
**Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2000, 227 p.**

Rendre compte d'un ouvrage collectif aussi dense que celui-ci n'est pas une médiocre tâche ! D'autant plus qu'il ne rassemble pas moins de onze communications présentées lors de deux journées d'étude – les 24 janvier et 24 avril 1997 – organisées par Delphine Gardey (CRHST, Paris) et Ilana Löwy (INSERM-CERMES, Paris) au Centre de recherche en histoire des sciences et des techniques, à la Cité des sciences et de l'industrie de Paris.

D'emblée, dans une introduction très synthétique, ce recueil s'annonce comme une aire de dialogue entre différentes traditions qui s'intéressent aux rapports que tissent savoirs scientifiques et définition du masculin et du féminin (p. 9). Il se propose, en effet, d'examiner comment les sciences d'hier et d'aujourd'hui ont fait de la différence sexuée un domaine d'investigation et de connaissance. Itinéraires de recherche, enquêtes et résultats témoignent donc de l'ampleur que les études « féministes » ont acquise en faisant apparaître les méthodes d'approche et l'évolution de ces études. L'ouvrage s'articule autour de quelques questions clés : que sont les savoirs scientifiques – dans le domaine des sciences médicales, biologiques, humaines – sur la différence des sexes ? Et tout d'abord, qu'est-ce que la différence sexuelle ? Une connaissance en dehors de toute notion de valeur est-elle possible ? Ce qui amène un autre type de question : la présence des femmes, dans les milieux scientifiques qui se posent de telles questions, modifie-t-elle cette connaissance ?

L'ouvrage trace un itinéraire qui part de l'historicité de ces questions pour aborder leur traitement par les sciences humaines puis biologiques en suivant une ligne directrice. De la sorte, il se divise en trois parties : la première est consacrée aux « études féministes, *gender studies*, questions d'ici et d'ailleurs » ; la deuxième aux « sciences humaines devant le sexe, la nature et le féminin » ; la troisième au « biologique, social et genre ». Quel que soit

l'angle d'étude adopté, celui-ci révèle que toute production scientifique sur la différenciation sexuée est nourrie par le contexte social qui l'engendre. La notion de nature féminine qui se veut fondée sur un discours dit scientifique est, en fait, une donnée culturelle et varie selon les siècles et les types de société : il s'agit donc de comprendre comment le discours scientifique transforme les comportements sociaux en faits de nature, d'où le titre de cet ouvrage : *L'Invention du naturel*.

La première partie de ce livre est donc consacrée à faire le point sur l'histoire de ces questions, sur la place qu'elles tiennent dans la recherche en France et à l'étranger.

L'article de Nelly Oudshoorn, « Au sujet des corps, des techniques et des féminismes » (pp. 31-44), montre, dans un premier temps, que l'émergence du concept de genre (1970) a eu des vertus pédagogiques en distinguant le sexe biologique et le sexe social, ce qui constitue une remise en question des habitudes mentales, mais aussi un problème car ce concept réintroduit la notion de naturel assimilée à celle du biologique. Cependant, dans un second temps (années 1980) la fixité du sexe biologique est remise en cause avec la prise de conscience que les faits scientifiques sont créés collectivement, ne serait-ce que par le langage : le constructivisme social s'oppose à l'essentialisme. D'où un programme de recherche féministe qui va à l'encontre de l'essentialisme. Ainsi, conclut N. Oudshoorn, les féministes ont réussi à saper l'affirmation selon laquelle les corps sont naturels ou essentiels, et qu'il est possible d'en acquérir une connaissance immuable (p. 42).

Que « le genre précède le sexe », c'est aussi ce qu'Evelyn Fox Keller veut faire comprendre dans son article, « Histoire d'une trajectoire de recherche ; de la problématique "genre et science" au thème "langage et science" » (pp. 45-57). Elle montre comment les féministes, vers le milieu des années 1970, en sont venues à considérer que les croyances sur le genre agissaient comme des organisateurs silencieux de notre société et de sa conception du naturel. En fait, la notion de genre est une force culturelle qui opère au niveau symbolique (p. 46). La trajectoire de recherche d'E. Fox Keller a pour objectif de libérer la femme et la science des chaînes d'une idéologie débilante sur le genre (p. 47). E. Fox Keller retrace alors plusieurs histoires qui démontrent de façon exemplaire comment la description d'un processus biologique peut refléter une conception culturelle du masculin et du féminin. La réflexion sur le genre amène le scientifique à une réflexion plus large sur le langage et E. Fox Keller souligne les bénéfices intellectuels de cette réflexion qui n'a plus seulement pour but l'émancipation politique de la femme mais qui ouvre des perspectives analytiques nouvelles pour la science.

Michelle Perrot propose un survol historiographique intitulé « Chemins et problèmes de l'histoire des femmes en France » (pp. 59-73). Elle marque les

années 1970 comme naissance d'une histoire des femmes dont elle rappelle les facteurs scientifiques, sociologiques et politiques qui ont contribué à son émergence. Mais cette histoire des femmes reste marginale et il reste à l'intégrer dans l'histoire pour que celle-ci devienne vraiment universelle en posant la question de la différence des sexes. Cette histoire des femmes s'est nourrie de quatre lignes de réflexion : celle de la domination masculine, celle de la différence des sexes qui est non pas un fait de nature mais résulte d'une construction culturelle ; celle d'une historicité à montrer et celle des représentations de la femme qui ont précédé connaissance et analyse. L'historiographie s'est donc développée dans plusieurs directions dont M. Perrot note trois d'entre elles : l'histoire des représentations scientifiques du corps des femmes, celle des pratiques médicales relatives aux femmes, celle enfin de l'exercice du savoir et de la différence des sexes. Elle déconstruit ainsi le discours naturaliste sur les femmes et historise leur condition.

Toujours dans une perspective historique, Jeanne Peiffer consacre son article (pp. 74-86) aux « Débuts de la critique féministe des sciences de France (1978-1988) » et aux débats qu'elle a suscités à la croisée de la critique matérialiste des sciences et du mouvement de libération des femmes. En 1978, *Le Fait féminin* d'Évelyne Sullerot, est fortement contesté parce qu'il propose de mieux adapter les femmes à la société sans changer celle-ci ; cette contestation entraîne la formation de groupes de femmes consacrés à « Femmes et sciences », à la « Critique de la sociologie », etc. De 1980 à 1988 se crée un séminaire de femmes, transdisciplinaire, qui se donne pour tâche d'étudier les relations des femmes à la théorie et réciproquement. Autour de lui, la psychanalyse lacanienne suscite l'interrogation sur l'existence d'un imaginaire masculin ou féminin. Ainsi, la problématique de la différence sexuelle devient primordiale et aboutit à relativiser en biologie la division du genre humain en deux classes séparées, hommes et femmes. C'est dans ce contexte que sont découverts les travaux d'Evelyn Fox Keller à la critique desquels J. Peiffer consacre la deuxième partie de sa communication. Elle explique qu'ils furent reçus avec réserve, en raison du poids des traditions nationales : selon Keller, les images qui décrivent les buts de la science traduisent une identité entre science et masculinité. Il serait donc nécessaire de modifier le contenu sémantique des mots pour éviter cette association. Mais J. Peiffer récuse ce procédé car, de la sorte, les études féministes formeraient un ghetto incompréhensible pour les autres, ce qui leur enlèverait toute crédibilité scientifique.

La seconde partie de l'ouvrage regroupe des articles qui privilégient l'approche des sciences humaines devant le sexe, la nature et le féminin.

Pour commencer, Eléni Varikas, dans « Naturalisation de la domination et pouvoir légitime dans la théorie politique classique » (pp. 89-108), réfléchit sur la pensée politique moderne depuis la Renaissance italienne jusqu'au

XVIII<sup>e</sup> siècle : alors que les modernes réinventent le politique comme champ de liberté, ils réinventent le naturel comme limite à cette liberté que la religion n'était plus en mesure de contenir. C'est ainsi que la hiérarchisation des sexes, qui prive la femme de liberté, apparaît comme un symptôme de ce processus historique, qui déplace la légitimation de la domination du domaine religieux à celui de la nature (p. 89). La question de la domination de la femme par l'homme est englobée dans le problème plus vaste de toute légitimation du pouvoir dans une société. À travers la pensée de Pico della Mirandola, Machiavel, Jean Bodin, John Knox, Montaigne et La Boétie, Hobbes, Filmer, Tyrell et Locke, E. Varikas montre comment la nature est de plus en plus dissociée de ses connotations religieuses et émerge comme un terrain de « resacralisation » du pouvoir (p. 105). En critiquant Locke, Mary Astell, en 1700, souligne combien il est incompréhensible de postuler la liberté inaliénable des individus et de priver la moitié de l'humanité de ce droit ; l'assujettissement des femmes au sein de la famille est politique et non naturel. Mary Astell représente un courant qui voit dans la naturalisation de la domination (des sexes, des races, des peuples, des classes) un produit du rapport de force (p. 108).

Le point de vue ethnologique est représenté par Nicole-Claude Mathieu avec « Les sexes et la "nature" chez les ethnologues et les ethnologisés » (pp. 109-124). Elle examine, à travers l'analyse du symbolisme et des représentations de diverses sociétés, quel lien peut exister entre leur conception de la nature et de la culture, et leur conceptualisation des sexes. Elle analyse dans cette perspective la pensée de Sherry B. Ortner, à laquelle elle confronte l'ouvrage *Nature, Culture and Gender*, dirigé par Carol P. MacCormack et Marilyn Strathern en 1980. Il en ressort que l'opposition nature/culture liée à la dévalorisation des femmes, telle que la voit Ortner, relève d'une conception occidentale qui considère la culture comme dominant la nature, ce qui n'est pas exact pour toutes les sociétés (p. 113). N.-C. Mathieu examine alors cette conception de la nature et des femmes qui régit la pensée occidentale productrice de la « science », et les implications ethnologiques qui en découlent concernant le sexe et le genre et portant sur des sociétés autres qu'occidentales. D'où une dernière question : comment réorienter les recherches sur les rapports de sexe, dans une optique qui ne soit ni naturaliste, ni purement symbolique, mais sociologique (pp. 110-111) ? Car l'ethnologie se contente le plus souvent d'admettre qu'il existe une « naturalité », c'est-à-dire une inéluctabilité, de la division du travail en raison de la fonction procréatrice de la femme, mais elle ne s'est pas interrogée sur les rapports sociaux à l'œuvre dans cette répartition sexuée des tâches, ce à quoi s'attachent les études féministes.

Aussi Anne-Marie Devreux, dans « Sociologie contemporaine et renaturalisation du féminin » (pp. 125-135), introduit-elle le point de vue

sociologique sur une question, la naturalisation du féminin, qui pouvait paraître dépassée puisque les chercheuses féministes sociologues ont opéré une véritable remise en cause de cette conception depuis 1970. Mais la tendance au basculement dans le naturalisme ou l'essentialisme est toujours présente et s'oppose à l'avancée des recherches en termes de rapport social à l'opposé des analyses en termes de partage des rôles. Pour A.-M. Devreux, le retour de ce concept de nature est un outil ou un leurre permettant de tenir cachée l'oppression des femmes. La première partie de son exposé est donc consacrée à cette dé-naturalisation des genres ; elle aboutit à démontrer que la catégorie des femmes n'a de sens que s'il existe une catégorie des hommes. On a donc deux spécificités et non une seule, celle des hommes étant d'être en position de dominant. La question sociale devient alors : comment réduire la supériorité sociale masculine pour réduire l'infériorité sociale féminine ? Ce qui, remarque A.-M. Devreux est fort dérangeant (p. 129). En seconde partie, elle choisit comme référence un article de Pierre Bourdieu sur « la domination masculine » qu'elle analyse afin de montrer comment son cheminement permet le retour à la nature pour catégoriser le féminin. La dernière partie, qui critique la vision des rapports sociaux de sexe vus par la sociologie contemporaine de la famille, souligne comment les sociologues hommes ont l'art d'affirmer, à partir d'une analyse en termes de marché, que l'égalité est une chimère et qu'il convient de réaffirmer la spécificité des sexes.

C'est aussi en se référant à P. Bourdieu qu'Ilana Löwy intitule son article : « Universalité de la science et connaissances "situées" » (pp. 137-150). Sa critique du concept de science universelle prend pour point de départ les récentes investigations sur la base biologique de l'homosexualité afin de montrer qu'il n'existe guère de séparation entre science et société ou politique. Elle explique comment les historiens des sciences reviennent sur la conviction qu'il existerait une science étudiant des « faits naturels » indépendants du monde humain. La solution de continuité entre social, culturel et politique dans la construction de la nature féminine ou masculine est ainsi devenue une des préoccupations majeures des historiens des sciences intéressés par les questions de genre (p. 140). Car lorsque l'on suit la genèse et le développement d'un fait scientifique, on s'aperçoit aisément qu'il porte l'empreinte de la communauté qui l'a produit. Les chercheuses qui travaillent à l'intersection entre études de genre et études de la science veulent faire émerger une perception scientifique différente car consciente qu'elle s'enracine dans des connaissances partielles et situées. Sans volonté d'universalité, une science qui résulte de la confrontation entre différents points de vue, n'en est que plus pertinente car elle évite le totalitarisme et le relativisme.

C'est dans cette perspective que se situe la troisième partie qui relie le biologique, le social et le genre.

Brigitte Lhomond, dans son article « Nature et homosexualité, du troisième sexe à l'hypothèse biologique » (pp. 153-158), retrace l'histoire des recherches sur l'homosexualité, qui dénote une volonté tenace de trouver la ou les causes de l'homosexualité dans la biologie. Car depuis le siècle des Lumières, la science, progressivement, se substitue à la religion pour apporter des explications aux phénomènes. Puisque l'on part toujours du postulat de la radicale différence des sexes, on en arrive à considérer que les homosexuels forment une espèce particulière, « un troisième sexe » qui déroge à la règle d'attraction des contraires, à l'évidence naturelle de l'hétérosexualité et représente un mélange de caractères que les hommes et les femmes incarnent individuellement. En tant que « types intermédiaires », les homosexuels peuvent réintégrer l'ordre naturel ; car il faut vaincre la grande peur sociale face à une indifférenciation sexuelle qui est associée à la dégénérescence de la société (p. 155). Aujourd'hui, l'idée d'une homosexualité fondée en nature et dont l'innéité serait prouvée par la science paraît bien naïve : elle se fonde sur l'absence d'analyse de l'hétérosexualité comme institution sociale et sur la pensée des sexes comme entités biologiques irrémédiablement différentes (p. 158).

Jean-Christophe Coffin, dans « Sexe, hérédité et pathologies », expose les « hypothèses, certitudes et interrogations mentales de la médecine entre 1850 et 1890 » (pp. 159-186). Il se propose d'apporter sa contribution à l'étude des liens entre les sciences et les sexes, en utilisant, si possible, les critères de l'époque. Il montre que, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les sciences médicales vont plutôt à l'encontre des représentations culturelles du masculin et du féminin, si bien que les médecins eux-mêmes sont obligés, en fonction des faits médicaux qu'ils révèlent, de reconsidérer les discours qu'ils tenaient habituellement sur la nature des sexes pour ne pas contredire leurs résultats d'enquêtes (p. 160). J.-Ch. Coffin, en s'appuyant sur les sources rédigées des médecins en psychiatrie, met en évidence les incohérences du discours médical et sa difficulté à apparaître crédible. À travers cette recherche sur la folie, la médecine mentale aurait voulu élaborer une psychologie authentiquement féminine, mais le recours de plus en plus fréquent à l'hérédité rend floue la spécificité sexuelle. Cependant, deux directions de recherche s'affirment pour la médecine psychiatrique : la première est la primauté donnée aux facteurs héréditaires, la seconde consiste à déplacer les termes de la discussion et à intervenir sur le genre plutôt que sur les sexes : les médecins s'occupent dorénavant de la fonction sociale des sexes. Il s'agit de constituer à travers l'histoire des sociétés une permanence des rôles qui atteste l'existence d'un caractère féminin (p. 185). De la sorte, il y a un remodelage du discours de la différence qui n'a rien perdu de sa vigueur, mais la psychiatrie peine toujours à énoncer un savoir autonome sur la femme car la méthode expérimentale lar-

gement évoquée en cette période a montré son incompetence à déterminer les contours exacts de la nature féminine.

Cynthia Kraus s'attache à montrer de manière particulièrement probante dans « La bicatégorisation par sexe à l'«épreuve de la science» » (pp. 187-213), comment, actuellement, les découvertes en biologie marquent qu'il n'existe pas de délimitation nette entre les sexes et qu'il est donc inadéquat de creuser la notion de différence entre eux : la notion même de « sexe biologique » est remise en cause. Il existe, en effet, entre les sexes, un continuum qui s'oppose à la notion de dichotomie naturelle ; il est impossible de déterminer l'élément unique qui définirait le sexe : à tous les niveaux biologiques, hormonal, gonadique, chromosomique et génique existent des continuums et des recouvrements qui excluent une bicatégorisation par sexe « naturelle ». Son maintien répond à l'impératif culturel d'attribuer un sexe définitif à chaque individu en s'appuyant sur la matérialité des organes externes. La bicatégorisation correspond à une vision politique de la société fondamentalement structurée par la division entre le masculin et le féminin.

Cet ouvrage, on peut le constater par les résumés de ses articles, répond à l'objectif qu'il s'est fixé : faire comprendre, à travers différents types de problématiques spécifiques aux études féministes, que la notion de naturel dans la différenciation des sexes n'est pas du domaine de l'inné, mais une construction sociale et culturelle que diverses approches scientifiques contemporaines révèlent, alors que, dans les siècles passés, la science se portait garante du naturalisme de la bipartition radicale entre hommes et femmes et de la domination masculine.

L'intérêt de cet ouvrage est donc de présenter une mise au point sur l'histoire des questions qui se sont posées et se posent sur le sexe et le genre ou les rapports sociaux de sexe. Pour qui s'interroge sur les définitions possibles du masculin et du féminin, ce recueil offre une synthèse des problématiques actuelles, des différents champs d'études féministes qui concourent à mettre en évidence la radicale historicité des définitions de l'humain. Cet ensemble d'articles, qui ne représente pas de façon exhaustive la totalité des communications des deux journées d'étude, propose des repères clairs, du fait même qu'ils sont parfois redondants d'un article à l'autre, sur la recherche que se proposent les études féministes. Ainsi se créent des faisceaux qui éclairent par des approches scientifiques différentes une série de questions sur le rôle des sciences dans la fabrication du féminin et du masculin. De plus, une excellente bibliographie rassemblée et établie par Christophe Bonneuil et Delphine Gardey, vient compléter l'aspect scientifique de l'ouvrage.

**Marie-Françoise Bosquet**

Université de la Réunion